

SYLVIE
BARON
DES
NOCES
EN OR



Des noces en or

DE LA MÊME AUTRICE

Le Secret de la Truyère, Les Éditions du bord du Lot, 2010 ; 2013 ; Éditions De Borée, coll. « Terre de Poche », 2020.

L'Étrange Locataire de Madame Eliot, Les Éditions du bord du Lot, 2012 ; Éditions De Borée, coll. « Terre de Poche », 2022.

Les Justicières de Saint-Flour, Les Éditions du bord du Lot, 2012 ; réédition sous le titre *Deux justicières*, Éditions De Borée, 2022.

Le Silence des Hautes-Terres, Les Éditions du bord du Lot, 2013 (prix du roman Claude Favre de Vaugelas 2014) ; Éditions De Borée, coll. « Terre de Poche », 2018.

Un été à Rochegonde, Calmann-Lévy, 2014.

Les Ruchers de la colère, Calmann-Lévy, 2015 (prix du salon La Plume et la Lettre 2015) ; Le Livre de Poche, 2016.

L'Auberge du pont de Tréboul, Calmann-Lévy, 2016.

L'Héritière des Fajoux, Calmann-Lévy, 2017 (prix Arverne 2017 ; prix Lucien-Gachon 2018).

Rendez-vous à Bélinay, Calmann-Lévy, 2018.

Le Cercle des derniers libraires, Éditions De Borée, 2018 ; J'ai lu, 2020.

Terminus Garabit, Calmann-Lévy, 2019.

Le parapluie de la discorde (initialement paru sous le titre *Un coin de parapluie*), Calmann-Lévy, 2020 ; J'ai lu, 2021.

Le pacte des filles du volcan (initialement paru sous le titre *Impasse des demoiselles*), Éditions De Borée, 2020 ; J'ai lu, 2022.

Une miss pas comme les autres, Calmann-Lévy, 2021.

Les Petits Meurtres du mardi, Calmann-Lévy, 2023.

SYLVIE BARON

Des noces en or

ROMAN



Ouvrage paru sous la direction de Julie Fallon

© Calmann-Lévy, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour ma fille Claire,
mon mari en souvenir du 15 mai,
Sandra et Nicolas qui auraient pu se marier
à Chantelauze...*

Prologue

Hiver 2012

Chantelauze.

Un mot qui fond dans la bouche comme un bonbon sucré.

Un nom de village, riant et prometteur, situé sur la Planèze au pied du Plomb du Cantal.

Pourtant, quand les lauzes des toits frémissent plaintivement sous la morsure du vent, on sait ici que leur chanson annonce le froid, l'hiver, la neige et une poignante solitude.

Chantelauze aujourd'hui fait pâle figure avec sa grande rue déserte, ses boutiques cadenasées, ses volets clos qui recèlent autant de vies évanouies que de métiers disparus.

Chantelauze est triste, Chantelauze se meurt.

Victime comme tant d'autres villages de la désertification rurale : départ des jeunes pour la ville, vieillissement de la population, absence de nouveaux arrivants, suppression des activités et des infrastructures essentielles, comme

ce dernier médecin parti à la retraite et qui n'a pas trouvé de successeur.

L'école a perdu une classe, les cafés et petits commerces disparaissent, le bureau de poste est fermé et le presbytère est vide.

Marcel Pujol est né ici, dans une grande ferme bruyante où se côtoyaient plusieurs générations.

Contrairement à d'autres, il n'est jamais parti.

Son village, il l'a dans la peau, il en connaît chaque maison, chaque pierre, chaque histoire.

Les Pujol ont toujours tenu la mairie de Chantelauze ; son père, son grand-père, son arrière-grand-père même et bien d'autres aïeux encore avant eux.

Maintenant, c'est lui le maire, depuis deux mandats déjà.

Il avait promis de réveiller Chantelauze, de le redynamiser.

Pas une promesse d'homme politique lancée au hasard pour récolter des voix. Non, une vraie promesse, une promesse d'honneur, de celles qui mouillent les yeux, triturent les tripes et serrent fort le cœur.

Sans opposant, Pujol n'a pas besoin de mentir, il a déjà eu suffisamment de mal à rassembler une équipe municipale de quinze personnes.

Des hommes et des femmes qui comme lui veulent faire revivre le village, le sauver tout au moins, en empêchant la fermeture de l'école et celle du dernier bistro.

Que faire pour retenir les habitants et surtout en attirer de nouveaux ?

C'est désormais la question rituelle, celle qu'on pose au début de chaque conseil, de chaque réunion, de chaque rencontre, de chaque décision.

Une question qui taraude Marcel Pujol. Il s'endort et se réveille avec, son honneur est en jeu.

Il doit trouver une solution, il l'a promis.

Cette question lancinante fait maintenant partie de son quotidien, elle empoisonne sa joie et fige ses rires, lui qu'on a toujours qualifié de bon vivant.

Chez lui ou à la mairie, son bureau est curieusement rangé de la même façon avec une répartition des documents en deux tas.

À gauche les mauvaises nouvelles, à droite les bonnes.

Pourquoi à droite ?

Parce qu'il est droitier, plutôt conservateur et suffisamment baigné par son enfance catholique pour pouvoir encore espérer siéger un jour à la droite du père.

Ou tout simplement parce que les bonnes nouvelles sont si rares qu'il peut ainsi poser son coude, sa tasse à café, son Smartphone, son journal ou ses lunettes sur cette partie délaissée du meuble.

La pile de gauche prend par contre chaque jour de l'ampleur, menace même de s'écrouler.

Elle regroupe un ensemble informe de directives diverses et de mesures urgentes que Marcel Pujol résume d'une formule laconique : « Des recettes en moins, des dépenses en plus. »

Sur le haut du tas on trouve en vrac l'annonce d'une nouvelle baisse des dotations de l'État

et celle du départ définitif de la gendarmerie, un devis pour le changement de chaudière de l'école, la facture de la réfection du toit de la mairie, le plan de lutte contre les décharges sauvages et la dernière obligation préfectorale de mise en œuvre d'un plan sécheresse.

Tout cela n'est en somme qu'un problème de ressources.

De sous, de gros sous, même, aurait dit son père.

Des sous qu'on ne trouve pas sous le sabot des vaches.

Ce ne sont pas les quelques exploitations agricoles restantes qui feront vivre la commune.

Il le sait.

Comment lutter alors contre cette désertification ?

D'autres ont réussi en mettant en avant un atout essentiel de leur ville, en jouant la carte du tourisme, de la culture ou en s'appuyant sur une industrie locale forte.

Il y a bien pensé, Marcel, il ne pense d'ailleurs qu'à ça, mais il n'y a hélas à Chantelauze ni célébrité, ni antiquité remarquable, ni même de château classé ou de fontaine miraculeuse pour organiser des pèlerinages.

C'est un beau village pourtant, blotti au pied des montagnes qui veillent sur lui.

Un village austère et fier comme les gens d'ici.

Un village de caractère mais enclavé, trop loin des voies de communication que le volcan omniprésent a rendues plus rares qu'ailleurs.

Un gros bourg de mille habitants, tout en pierres et en lauzes, flanqué d'une grande rue droite et d'une myriade de ruelles tortueuses. On y trouve au centre une église avec un clocher-peigne qui donne sur une place suffisamment grande pour avoir porté autrefois l'appellation audacieuse de foirail. L'école avec ses tilleuls, son préau à l'ancienne et sa cour de récréation pavée ne manque pas de charme.

Le charme, cependant, se conjugue mal avec les directives pédagogiques.

La mise aux normes du bâtiment a coûté les yeux de la tête, mais peu importe, Marcel se bat pour son école, il sait bien que sa fermeture sonnerait le glas de la commune.

Le camping municipal, aujourd'hui délaissé, montre que Chantelauze essaie depuis longtemps de résister.

Hélas, l'époque bénie du tourisme vert, familial, simple et rustique fait partie du passé. Aujourd'hui, il faudrait investir dans des bungalows avec des sanitaires individuels ou des gîtes plus tendance comme des yourtes ou des cabanes perchées.

Marcel Pujol y pense, il ne rejette aucune idée, même les plus saugrenues.

Chantelauze vaut bien une messe.

Cependant, il voudrait être sûr, sûr que cet argent ne soit pas dépensé en vain.

Les modes de consommation changent si vite, les séjours sont de plus en plus courts, les gens

zappent sans cesse, leurs exigences deviennent sans limites.

Sur le bureau de Pujol, ce matin, Simone Fressange, la fidèle secrétaire de mairie, hésite.

Le papier qu'elle tient à la main devrait atterrir sur la pile de gauche mais elle sait qu'il va provoquer chez le maire un de ses soudains abattements qui la laissent pantoise.

Elle l'aime bien, Pujol.

Elle le connaît bien aussi pour avoir fréquenté comme lui les bancs de la communale, dansé au son de l'accordéon les soirs de 14 Juillet, partagé avec lui des centaines de truffades et pratiqué des randonnées à ski sur les pentes du Plomb.

Du temps de leur jeunesse, bien sûr.

Les fêtes étaient nombreuses alors, surtout en été, et Chantelauze vibrait sous les rires et la prospérité.

Aujourd'hui, ils approchent tous deux de la soixantaine. Pujol est marié, il est même grand-père, son ventre s'est arrondi tandis qu'elle est restée aussi sèche que ces saucisses plates qu'on coupe ici pour accompagner l'apéritif.

Peu importe.

C'est resté son héros, Pujol, têtu comme un âne derrière ses airs de gros mouton avec un orgueil chatouilleux et une bonhomie matoise.

Elle croit en lui pour sauver Chantelauze.

Elle aime ses rides de soleil au coin des yeux, son sourire de paysan rusé, qui amincit ses lèvres, ses discours enflammés capables

de galvaniser les plus somnolents, et même sa mauvaise foi parfaitement assumée.

C'est que Marcel sait arranger les choses avec élégance et toujours pour la bonne cause.

Finalement, elle attend son arrivée pour lui remettre la mauvaise nouvelle en main propre, elle préfère être présente pour amortir le coup.

— Qu'est-ce que c'est encore ? Oh ! Toi, tu as la mine d'une souris qui a accouché d'un nougat.

Il a des formules comme ça, Marcel, des devises bien à lui qui ne ressemblent à rien, qui ne veulent rien dire mais qui, selon les circonstances, la font sourire ou hausser les épaules.

Ce matin, elle ne sourit pas, elle attend.

Pujol lit sans broncher, seuls ses yeux se plissent de déconvenue et de rancœur contenue.

— Ainsi les Verdier s'en vont, tous les deux. S'ils croient qu'ils seront mieux à l'Ehpad de Murat qu'ici...

— Ils se font vieux.

Il lui lance un regard furibond.

— Bien sûr qu'ils sont âgés, mais ce départ, c'est une nouvelle maison qui ferme, deux habitants en moins. Et puis Verdier est une figure de la commune, un ancien instituteur, pensez donc !

Cette fois Marcel a l'impression que c'est vraiment la fin, le livre se referme, son village est en train de mourir.

Simone a fait du café, du bon, du fort.

Pujol boit la première tasse d'un trait. Il a le regard un peu embué. Un regard triste.

Surtout, il n'a pas mis de sucre et ça, c'est mauvais signe.

Quand Marcel est de bonne humeur, il est capable d'en mettre jusqu'à quatre.

Le nombre de sucres dans le café du maire est pour sa secrétaire le meilleur baromètre de son état d'esprit.

La réflexion qui suit en est la preuve.

— Une maison de retraite, ma pauvre Simone, après tout, c'est peut-être ça, l'avenir de nos communes, avec l'agrandissement du cimetière en prime, une belle perspective !

Simone ne répond pas, c'est trop triste, les mots lui manquent toujours dans ces cas-là.

Heureusement, Marcel est tenace, elle le sait.

Une deuxième tasse, toujours sans sucre, et il se reprend un peu, cherche à modérer ses propos.

— Bon Dieu, que faut-il donc faire pour les retenir ? D'un autre côté, comment leur donner tort ? On n'a même plus de médecin ! Cette mairie déserte est un vrai sarcophage. Depuis combien d'années n'ai-je pas célébré de mariage ?

Il cherche dans ses souvenirs, compte sur ses doigts. Une main suffira.

— Le dernier doit bien remonter à quatre ans... Ben oui, c'est ça, celui de la petite Brémond et encore, un mariage de Parisiens dans leur maison de famille, ça ne compte pas vraiment. C'était un beau mariage tout de même, la salle de la mairie était pleine comme une couveuse,

tu te souviens ? Les parents avaient apporté des monceaux de tulle blanc, on en avait mis partout, y compris sur le portrait du président.

Cette évocation le fait sourire, il prend une troisième tasse avec un demi-sucre cette fois.

Simone aussi se souvient de ce moment de joie. La grande place remplie de voitures, l'allégresse des klaxons du cortège, les marches en basalte de la mairie recouvertes de riz et de pétales de rose...

C'est si loin déjà.

Marcel a repris son air bougon.

— N'empêche qu'ils n'ont jamais daigné revenir ici, les mariés, même pour une petite semaine de vacances. Si ça se trouve, ils sont déjà divorcés !

— Ah ça non ! Je peux te certifier qu'ils ne sont pas divorcés, je le saurais !

Simone a pris sa voix autoritaire, celle que Marcel qualifie de « maîtresse d'école », celle qui l'horripile car en général ce ton supérieur signifie que la secrétaire est sûre d'elle et que, par conséquent, lui est dans son tort.

Il préfère la brocarder gentiment.

— Qu'est-ce que tu en sais, toi ? Tu récoltes les confidences sous la couette maintenant ?

En raison d'une canine cassée qui la contrarie, le sourire de Simone est toujours un peu contraint. Elle a pris l'habitude de relever à peine les commissures des lèvres, ce qui lui donne une expression de commande, stéréotypée et guindée.

« Un sourire à donner des engelures », selon Marcel.

Ou « un sourire de Joconde », quand il cherche à lui faire plaisir.

Aujourd'hui pourtant, la malice s'inscrit dans le regard de la secrétaire, elle lui renvoie un vrai sourire, un sourire conquérant.

— Je le sais tout simplement parce que aucune mention marginale de divorce n'a été apposée sur leur acte de mariage.

Simone est contente de clouer ainsi le bec de son patron. C'est sa petite revanche ; depuis six mois elle numérise à sa demande les actes de l'état civil pour les transmettre aux archives départementales, un boulot ingrat et chronophage qui s'est ajouté à ses nombreuses tâches quotidiennes. Pujol, qui ne s'est jamais intéressé à la tenue de ces actes, lui a délégué la demande sans même solliciter son consentement. Pire, il ne lui en a plus jamais reparlé.

Pujol reconnaît sa défaite en poussant un petit sifflement d'admiration.

— Bien pensé, je dois le dire. C'est vrai que ces actes sont une mine d'informations susceptibles de faire exploser tous les secrets de famille. Les registres vieux de cinquante ans sont malheureusement plus fournis que ceux d'aujourd'hui. Je m'en suis rendu compte quand j'ai descendu toutes nos archives du grenier pour la numérisation. Tu en es où, au fait, avec ce travail de fourmi ? Tu arrives à t'en sortir ? Je ne me souviens plus de quel délai on disposait mais...

Simone l'interrompt d'un ton triomphant.

— J'ai terminé depuis quinze jours. Je ne t'en ai pas parlé parce que j'avais besoin d'approfondir un point vraiment... passionnant.

Pujol lui lance un regard étonné. Qu'on puisse aimer un travail si rébarbatif dépasse son entendement.

— Et alors ?

— Alors c'est fait, et ma conclusion est étonnante, assez extraordinaire, même !

Simone jubile maintenant en se trémoussant d'aise sur sa chaise comme une écolière facétieuse.

Son trop visible contentement exaspère Pujol.

— Tu m'en diras tant, ma vieille linotte, qu'est-ce que tu as pu trouver d'intéressant dans ce fatras ? À moins de se passionner pour la généalogie ou la statistique, je ne vois pas trop à quoi ou à qui ça peut servir.

— Il s'agit de statistiques, justement.

Simone s'arrête un instant pour retenir son scoop, éprouvant ce besoin grisant de savourer seule encore un petit moment cette découverte sensationnelle.

Le coup de menton puissant de Pujol la presse d'en finir.

Elle lâche alors sa petite bombe :

— Figure-toi que pas un seul des mariages célébrés à Chantelauze ne s'est soldé par un divorce ! Incroyable, non ?

— Tu me fais marcher !

— Pas du tout ! J'ai vérifié plusieurs fois, tu sais, nos archives remontent à 1792. Aucune mention d'un quelconque divorce n'est inscrite

en marge des actes de mariage consignés par la commune.

Il n'en revient pas, Pujol.

— Comment est-ce possible ? Aucun divorce ?

— Aucun, je te dis.

— Bah ça alors ! J'ai du mal à le croire. C'est vrai que mon grand-père Louis racontait des histoires de ce genre. De son temps encore, je veux bien, ça ne se faisait guère dans les campagnes, mais aujourd'hui, presque un mariage sur deux se termine ainsi, et ce n'est sûrement pas parce qu'on réside au fin fond du Cantal qu'on échappe à la règle.

— Il faut croire que si ! À Chantelauze, en tout cas, on ne divorce pas, je suis formelle !

— Attends, attends un peu que je me rappelle, le père Boucharinc il était bien divorcé, non ?

— Oui, mais il s'est marié à Paulhac, pas ici.

— Et les Menestrel, alors ? Je suis sûr qu'ils ont célébré les noces ici, c'est mon grand-père qui les a mariés.

— Ils avaient des demeures séparées, je te le concède, pourtant ils n'ont jamais divorcé et aujourd'hui ils dorment ensemble au cimetière.

— Bizarre. Bon, ça ne nous apporte pas grand-chose, mais je ne sais pas pourquoi, j'en suis fier tout de même. Savoir que Chantelauze garantit le bonheur, c'est positif, non ?

— Bah oui, un mariage durable à notre époque, ça vaut de l'or !

Simone rit en découvrant ses dents pour la deuxième fois de la journée, si contente

d'apporter sa pierre à la pile de droite qu'elle en oublie ses inhibitions.

Pujol, lui, semble plongé dans ses souvenirs, essayant de se rappeler toutes ces anecdotes sur la fidélité, qu'il assimilait alors plutôt à des racontars de vieillard.

Il ne rit plus, son regard se fige, il bouillonne, on entend presque ses neurones fonctionner.

Il se ressert un café, quatre sucres, pas un de moins.

Simone attend, elle réalise qu'un tsunami, incompréhensible pour elle, le traverse.

Pujol, le grand Pujol, est de retour.

Subitement, il se lève, lui prend les mains, il veut tout voir, tout vérifier par lui-même, compulser les registres, contrôler ses dires, comprendre, être sûr.

Heureusement, avec la numérisation, la recherche est rapide, il suffit de taper la requête « divorce » dans la case correspondante.

Rien, rien ne s'affiche.

Sur les 4 615 mariages civils célébrés ici à Chantelauze depuis le décret du 20 septembre 1792 signant la création officielle de l'état civil, aucun ne s'est terminé par un divorce.

Une totale incongruité.

Il préfère ce mot à « chance ».

Il ne cesse de le répéter d'un air ébahi.

C'est pourtant bien une chance qui se présente.

Marcel comprend intuitivement qu'il tient peut-être dans les registres de son état civil la solution à tous ses problèmes.

Une formidable opportunité s'offre à lui.

Il doit la saisir.

Certes, l'idée reste encore floue mais elle est bien là, elle envahit son cerveau, le submerge, le galvanise.

Toute la nuit il ne pense qu'à ça, dans une espèce de rêve éveillé, les récits ignorés du grand-père Louis refont surface pour former le socle d'une merveilleuse légende.

Le lendemain, il met son bureau en pagaille pour dénicher un document poussiéreux : *Guide pratique d'information sur le mariage civil à l'usage des maires, des élus et du personnel de l'état civil*.

Il le compulse fébrilement jusqu'à cet article dont il avait oublié la formulation exacte. Un article qui le réjouit, pour un peu il danserait la bourrée : on y parle de l'obligation légale pour au moins un des futurs époux de résider un mois dans la commune avant la publication des bans.

Un article qui va lui permettre de repeupler les logements vides du bourg.

Car il y croit maintenant, il s'y voit, il sait qu'il a raison.

Tout devient très clair, tout s'enchaîne formidablement.

Chantelauze deviendra le « village du bonheur » !

Dans une société où près de la moitié des mariages finissent par des divorces, avoir la certitude de réussir son union est sans nul doute

un argument suffisant pour attirer les fiancés dans sa ville.

Multiplier par 10, par 100, par 1 000, et plus peut-être, les mariages à Chantelauze, c'est ouvrir des restaurants, des hôtels, des fleuristes, des photographes, des boutiques de vêtements, de cadeaux, de souvenirs...

Il calcule, extrapole, suppose, transpose, conçoit.

Il ne rêve plus, il sait.

L'idée qu'il cherchait, elle est là, dans un cri de ralliement incontournable.

« Des noces en or ! »

C'est ça qu'il va faire miroiter à tous les amoureux, c'est le slogan qui fera revivre sa commune.

Il prend Simone dans ses bras, la fait virevolter dans la pièce, pour un peu il l'embrasserait, il est tellement content.

Il se retient à temps, se rappelle qu'il est marié. Or le mariage à Chantelauze, à partir de maintenant, c'est un sujet sacré !

1

Dix ans après

— Au fait, Fanny, tu sais qu'on parle de plus en plus de ton patelin ? Chantelauze devient un *must* !

La jeune femme interpellée sourit d'un air intrigué. Avec ses cheveux bruns retenus sagement par une queue-de-cheval, sa bouche aux lèvres fines, son corps svelte, ses vêtements élégants portés avec une certaine nonchalance, elle a ce petit côté intellectuel et mondain qu'on prête volontiers aux Parisiennes.

— Comment ça ? Je ne comprends pas, tu connais Chantelauze, toi ?

— Mais qui aujourd'hui ne connaît pas Chantelauze, ma chère ?

L'homme a haussé le ton, la musique des conversations s'interrompt, remplacée par un brouhaha confus d'approbations.

— Quelqu'un cherche donc à se marier ? lance un convive à la cantonade.

Fanny reste dans le brouillard, elle garde un petit sourire crispé, craignant qu'on se moque d'elle.

Que vient faire Chantelauze dans cette réception mondaine ? Un must ? Comment mon village perdu au fin fond de l'Auvergne peut-il intéresser tous ces gens ?

Elle se traite de sotte, se morigène, regrette d'avoir évoqué un jour son enfance dans ce bourg vieillot et reculé.

Qu'est-ce qui m'a pris de raconter ça ?

Tous ses amis ici sont de purs Parisiens, pour qui franchir le périphérique constituera toujours une redoutable expédition. Certes, comme la plupart des urbains, ils ont des racines provinciales ; mais bien plus nobles, avec en toile de fond villa familiale à la mer ou propriété en Touraine. Rien à voir avec Chantelauze, où elle a vécu de ses six à ses quatorze ans, jusqu'à la mutation de son père, fonctionnaire des postes, pour la capitale. Aucune attache particulière ne la retient plus dans ce lieu qui a pourtant bercé son enfance.

Chantelauze, ça lui rappelle quoi au fond ?

D'abord, l'école communale, avec Mme Paillette qui portait bien mal son nom, une piètre pédagogue aussi attrayante qu'une endive.

Fanny a toujours détesté les endives.

Lui reviennent aussi en boomerang des souvenirs plus joyeux de luge, de bonshommes de neige, de balades à ski de fond, de baignades dans des cours d'eau glacée et de courses folles dans les prés en évitant les vaches rousses.

Elle préfère les refouler pour se focaliser sur les interminables trajets du car scolaire pour rejoindre le collège. C'est là, elle en est certaine,

qu'elle a dû user toutes ses réserves de patience. Sa vie trépidante aujourd'hui l'atteste, elle veut tout, tout de suite.

Pire que ça pourtant, l'image de Chantelauze qui hante son esprit et gomme les autres, c'est celle d'un village de vieux. Des vieux qui s'ennuient tellement qu'ils guettent les faits et gestes des jeunes derrière leurs fenêtres pour les rapporter vite fait à leurs parents. Le baiser au fils Védrine, la cigarette grillée derrière l'église, le tour à moto avec un gars au prénom oublié, tout, ils savaient toujours tout, ils répétaient tout.

Son plus proche voisin prend pitié de sa mine contrariée et de l'incompréhension qui ternit son regard. Il se lance dans des explications qui lui semblent tout d'abord aussi impénétrables qu'insensées.

— « Chantelauze, village du bonheur ! »

Ça la fait rire.

Qui a pu trouver une ineptie pareille ? Et tous ces idiots qui semblent marcher dans la farce, ce n'est pas croyable !

Elle s'efforce cependant de prêter une oreille attentive.

On lui parle d'un reportage très sérieux sur une grande chaîne nationale, on lui cite surtout le nom d'un footballeur renommé, Cristiano Méhoui, le célèbre Ballon d'or.

Fanny ne s'intéresse pas au foot mais admet tant bien que mal que le mariage il y a quatre ans de ce VIP hors norme à Chantelauze a contribué pour beaucoup à la gloire du village.

Les propos de l'assemblée lui parviennent, assourdis mais aussi étonnants les uns que les autres.

— Imagine un peu : on lui prêtait autant de conquêtes féminines que de jours dans l'année, mais depuis son union, *nada*, il file le bonheur parfait !

— Tu te rends compte qu'il n'y a jamais eu de divorce dans cette commune !

— Si on veut donner une chance à son couple, c'est là qu'il faut se marier !

— Autant la loterie du mariage me fait peur, autant savoir que cette union sera forcément durable me pousserait à sauter le pas. Avec la crise sanitaire, j'ai appris combien la stabilité est importante. Ne prendre aucun risque n'a pas de prix !

Fanny trouve toutes ces allégations aussi stupides les unes que les autres, elle tente de poser une question plus concrète.

— Le fait de ne pas divorcer garantit-il pour autant un mariage heureux ?

Quel gouffre n'a-t-elle pas ouvert ! On lui tombe dessus avec condescendance.

— Ça, ma vieille, c'est une autre histoire. Chantelauze semble garantir la fidélité, et à notre époque, c'est déjà beaucoup.

— Un mariage durable révèle forcément une compatibilité de caractères et une harmonie de vie.

— Moi, je crois que les couples qui font l'effort d'aller se marier à Chantelauze sont ceux qui dès le départ ont envie de réussir leur union.

Fanny hausse les épaules.

— Si les gens décident de se marier c'est *a priori* toujours pour rester ensemble. Après, ce sont les aléas de l'existence qui font que ça marche ou non.

— Pas forcément, prends le cas de Barbara Kitchen.

— L'actrice aux deux Oscars ?

— Je dirais plutôt l'actrice aux quatre maris. Durée moyenne de ses unions : quarante-cinq jours ! Maintenant, puisqu'elle a convolé à Chantelauze, ça va changer.

— Non, vraiment ? C'est une blague ?

— Pas du tout, c'était dans toutes les revues à potins du mois dernier. Remarque, avec elle, Chantelauze prend un sacré risque.

— Au contraire, elle a choisi Chantelauze pour cette raison, elle a besoin de solidité. Je crois avoir lu qu'elle y a même acheté une propriété.

J'imagine mal cette actrice bling-bling à Chantelauze. Pire, je crois que j'en suis incapable !

— Tout ce que vous me dites me sidère réellement, je tombe des nues, je n'étais pas au courant.

— Parce que tu ne t'intéresses pas à la presse people. J'ai toujours dit que tu étais trop sérieuse.

— Fanny, je crois que tu es une cachottière. Avoir la chance d'avoir vécu à Chantelauze et refuser de nous en parler, c'est vraiment très mesquin. Explique-nous au moins ce qu'il y a d'extraordinaire là-bas. Dans le reportage télé,

on décrivait un air de gaieté qui flottait dans tout le village, c'est vrai ?

Pour la seconde fois de la soirée, Fanny croit à un piège, une immense plaisanterie pour se moquer de son côté « trop sérieux ».

Pourtant, elle ne connaît même pas la moitié des participants de cette soirée, or tous semblent attendre avec impatience sa réponse, pire, ils ont l'air sincères.

Elle soupire profondément, cherchant l'esquive. Elle ne peut se permettre de perdre la face et encore moins d'inventer des histoires.

Comme elle ne sait pas mentir, elle prononce d'un air pincé qui la rend un peu donneuse de leçons :

— Quand je suis partie de Chantelauze il y a quinze ans, c'était probablement un beau village, avec ses maisons de caractère, mais, pour moi, c'était surtout vide et triste. J'étais contente d'aller vivre ailleurs car je m'y ennuyais à mourir. J'ai du mal à concevoir qu'il puisse en être autrement aujourd'hui.

Pour faire bonne impression, elle se sent obligée de concéder dans un sourire :

— Si votre histoire est vraie, alors il ne peut s'agir que d'un autre Chantelauze !

L'idée d'une méprise flotte un moment dans la pièce, très vite on sort les Smartphones pour vérifier.

Il n'y a aucun doute, le Chantelauze en question est bien situé dans le Cantal.

— Ma petite louloute, tu ne t'en sortiras pas si facilement, la prochaine fois tu nous

apportes des photos de Chantelauze et de toi ado.

La petite louloute acquiesce. Elle sait pourtant qu'elle n'osera jamais exhiber les clichés en question.

Trop rondouillarde et très mal fagotée, voilà comment elle était à l'époque.

Fanny, qui cherche toujours la perfection, en a rétrospectivement froid dans le dos.

S'ils savaient...

Perdue dans ses pensées, elle remarque à peine le grand barbu qui s'approche d'elle.

— Ça vous tente ?

Il lui présente un toast de pain azyme recouvert d'une sauce rougeâtre.

En matière de tentation, on fait mieux.

Fanny n'ose pas avouer qu'elle trouve au pain azyme un goût d'hostie et préférerait de loin une coupe de champagne.

Elle a cependant bien fait d'accepter.

Le barbu se révèle être un étudiant en sociologie.

Étudiant attardé vu son âge, mais étudiant quand même puisqu'il parle de thèse et de doctorat.

Grand, ascétique, vêtu de sombre, sur sa nuque ses cheveux longs et fins sont roulés et attachés par un élastique en une espèce de catogan qui se veut sûrement élégant.

Une manière de faire savoir d'emblée qu'il est intellectuel, supérieur, un être dans la pensée plus que dans l'action.

Fanny trouve ça plutôt pitoyable. Heureusement, il a de beaux yeux, verts, lumineux comme elle les aime.

Des yeux doux et sensibles où il doit faire bon se noyer.

Cet homme est peut-être ridicule mais il n'est pas méchant.

À cause de son regard, Fanny prend un deuxième toast, malheureusement aussi fade que le premier.

Jean-Cyril Messahel, c'est son nom, se révèle moins coincé que son personnage. Il a la logorhée facile et opte rapidement pour le tutoiement.

C'est évidemment à cause de Chantelauze qu'il s'est rapproché d'elle. Passionné par les phénomènes sociaux et en particulier la sociologie du mariage, il semble intarissable sur le sujet.

— L'alliance entre individus a toujours été une préoccupation sociale dans toutes les civilisations connues. Le mariage n'est qu'une forme juridique singulière de cette alliance. Sais-tu que certaines sociétés, comme les Na en Chine, n'ont jamais eu recours à un quelconque rituel institutionnel ?

Son nez fin semble s'allonger quand il parle, sa voix est basse, légèrement enrouée, ses mots se perdent parfois dans sa barbe.

Fanny se moque des Na, de Durkheim ou même d'Irène Théry qu'il cite fréquemment, car il a travaillé sur ses textes et publié des articles au moment du « mariage pour tous », qui, de son opinion bien personnelle, se résume ainsi : « Le mariage n'est possible qu'avec soi-même. »

Trop occupée à émietter discrètement le pain azyme derrière sa chaise, Fanny n'a pas vraiment suivi sa brillante démonstration.

Comme beaucoup de jeunes de son âge, elle n'a pas d'opinion arrêtée sur le mariage, mais connaît tant de divorces autour d'elle qu'elle ne voit pas la nécessité d'une entrave supplémentaire. Ce n'est pas non plus une réfractaire à la chose. Ce qui compte pour elle aujourd'hui, c'est sa carrière. Un jour lointain, peut-être, dans la perspective d'avoir des enfants, elle pourrait envisager de convoler.

L'opinion du sociologue est nettement plus tranchée ; pour lui, l'institution du mariage est complètement désuète.

— L'alliance d'un homme et d'une femme ou de deux personnes du même sexe se noue aujourd'hui dans d'autres termes et autour d'autres enjeux. Non plus le contrôle de l'autre mais l'adhésion, non plus l'assurance d'une descendance mais un désir partagé d'enfants, non plus la subordination mais la démocratie participative.

Sa suffisance commence à irriter Fanny.

— Si l'institution du mariage ne sert plus à rien, comment expliquer que tant de gens se précipitent à Chantelauze, paraît-il ?

— La crédulité et le besoin de bonheur sont plus forts que tout. Il y a aussi là-dedans un effet de mode, à n'en pas douter. Se marier à Chantelauze semble devenir tendance. J'ai vu le reportage en question, la plupart des personnes interrogées manquaient totalement de jugement.

Comment croire que le choix d'un lieu suffise pour assurer la stabilité de son couple ? Quant aux autres, elles ne venaient là que pour s'exhiber ou pour affirmer leur foi envers un sacrement intangible. Ah, les cathos sont en voie de récupérer cet engouement irraisonné !

— Tu as vu l'émission, alors ? Dis-moi comment tu trouves Chantelauze ?

Excepté quand il parle et surtout s'écoute parler, Jean-Cyril est un homme qui réfléchit beaucoup.

Sa réponse se fait attendre, il regarde son interlocutrice pour mieux peaufiner son propos.

Mal lui en prend, car il découvre tout à coup que Fanny correspond exactement à son type féminin, jolie mais sans plus, calme et attentive, elle n'a rien de ces écervelées qui sautent d'une conversation à une autre en riant bruyamment.

Avec les femmes, Jean-Cyril est un timide. Tout ce qui tourne autour de l'amour, du désir, du sexe le met mal à l'aise, ça lui semble trop premier degré, trop vulgaire.

S'il est capable d'exposer pendant des heures, en s'appuyant sur des travaux historiques et anthropologiques, les structures sociales qui déterminent l'engagement dans la sexualité, en revanche une pudeur malade, aggravée par son inexpérience, l'empêche de dire simplement à une fille qu'elle lui plaît.

Sa description de Chantelauze va être biaisée par la gêne qui brusquement l'envahit.

Fanny a surpris le changement de ton. Le léger bredouillement rend brusquement son

voisin plus sympathique, son discours pontifiant commençait à la lasser.

Les yeux verts brillent d'une lueur nouvelle, son visage osseux semble abriter un tourment secret.

Apparemment, dans le reportage sur Chantelauze il n'a rien vu, seules l'intéressaient les réponses des interviewés. À peine a-t-il eu l'impression qu'il s'agissait d'un bourg prospère avec des gens aussi affairés qu'affables.

— Il y a donc des commerces à Chantelauze ?

— Je n'ai guère prêté attention à l'aspect économique, mais tout le discours du maire, un certain Pujol, portait là-dessus.

Elle pousse un petit cri qui la rend immédiatement suspecte aux yeux du sociologue. Il déteste toute forme de démonstration intempestive en public.

Fanny est trop excitée pour s'en rendre compte.

— Pujol ? C'était déjà le nom du maire quand je suis partie. Tu crois que c'est le même ? Celui dont je parle avait à peu près l'âge de mon père, dans les cinquante-cinq ans. Je ne peux m'empêcher de me demander si ce n'est pas un canular : le même nom de village et de maire, mais ce que vous décrivez tous est tellement différent de ce que j'ai connu !

Jean-Cyril la considère de nouveau de haut.

C'est fou comme les gens s'attachent toujours aux détails sans importance. Cette petite est mignonne, elle fait illusion, mais elle est passée à côté du seul point déterminant de cette affaire.



13827

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 6 août 2023*

Dépôt légal août 2023
EAN 9782290385234
OTP L21EPLN003436-554579

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion